

Le féminisme d'Alexandre Dumas fils : [1ère partie]

Autor(en): **Dumas, Alexandre (fils) / Morel, Lydie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **2 (1914)**

Heft 19

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249603>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

se solidariser avec une confrère, comme les docteurs savent généralement si bien le faire. Comment ont-ils accepté si aisément d'être tous inscrits au tableau d'honneur, voyant qu'une des leurs, et non la moins dévouée, en était exclue? Cette décoration leur est-elle donc si précieuse qu'ils n'eussent pu y renoncer, puisqu'elle ne pouvait être accordée à tous ceux qui l'avaient méritée? Chacun répondra à cette question suivant son tempérament. Une manifestation spontanée aurait fait le plus grand honneur à des représentants d'un sexe qui se pique d'avoir le sentiment de solidarité plus développé que ne l'ont les femmes.

Quand ces lignes tomberont sous les yeux de M^{lle} Dr Feyler, nous espérons qu'elle nous pardonnera d'avoir rompu le silence où sa dignité et sa réserve se sont cantonnées.

Beaucoup de femmes résignées diront : « Mais les femmes sont accoutumées à accomplir leur tâche et à être écartées ensuite, même si l'honneur du travail qu'elles ont accompli est attribué à un homme ». Nous répondrons : « Il est vrai qu'il en a été ainsi jusqu'à présent, mais il est temps que cela change. »

E. Gd.

Le Féminisme d'Alexandre Dumas fils

Nous sommes heureuse de pouvoir donner à nos lecteurs la primeur de ces quelques fragments de la remarquable étude que prépare, dans ce moment, sur ce très beau sujet, M^{lle} Lydie Morel, Dr ès-lettres de l'Université de Neuchâtel.

« ...La société devrait agir vis-à-vis de la femme comme la loi vis-à-vis des hommes ivres et des enfants, car la femme a l'éternelle enfance de la raison et l'éternelle ivresse du cœur »... Cette idée est d'Alexandre Dumas fils, elle a été écrite dans un de ses romans de début en 1850. En 1869, il disait dans la préface de l'*Ami des Femmes* : « L'émancipation de la femme par la femme est une des joyusetés les plus hilarantes qui soient nées sous le soleil. C'est du protoxyde d'azote pur ; il y a de quoi, en débouchant le flacon tout à coup, faire rire Dieu pendant l'éternité. » Car la femme est « un être circonscrit, passif, instrumentaire, disponible, en expectative perpétuelle. C'est la seule œuvre inachevée que Dieu ait permis à l'Homme de reprendre et de finir. C'est un ange de rebut. » C'est pourquoi il faut que la femme soit « sujette de l'homme ». Enfin en 1872, dans un ouvrage de sociologie mystique intitulé l'*Homme-Femme*, Dumas résumait toutes ses idées sur l'homme, la femme et la famille, et arrivait à la conclusion que Dieu, l'homme et la femme formaient un triangle : « Dieu Tout-puissant, l'homme médiateur, la femme auxiliaire parce qu'elle n'a pas reçu le souffle divin ... L'homme ne peut rien sans Dieu, la femme ne peut rien sans l'homme, voilà la vérité éternelle, absolue, immuable. »

On pensera sans doute que j'aurais dû intituler cette étude non pas le *Féminisme*, mais l'*Antiféminisme* d'Alexandre Dumas fils. Prenez patience, je vous prie. Nous ne sommes qu'en 1872. En 1877, Dumas écrit la *Préface* de *Monsieur Alphonse*, et là nous trouvons un langage bien différent : « Nous voulons la liberté pour nous, dit-il, nous serons forcés de la vouloir pour la femme, et elle passera par toutes les portes que nous aurons ouvertes ou enfoncées. » « Ne connaissant pas une seule raison juste, plausible, ou même spécieuse, pour que cela leur soit refusé, je réclame pour elles la même liberté et les mêmes droits que pour les hommes. » Enfin, en 1880, Dumas écrit un ouvrage non moins volumineux que l'*Homme-Femme*, intitulé : *Les Femmes qui tuent et les Femmes qui votent*, où l'on trouve cette

tirade : « Dieu sait, si, dans notre beau pays de France, raisonnable, prévoyant, logique, ... il y a des gens qui se tordent de rire, chaque fois qu'on avance cette proposition, que les femmes, ces éternelles mineures des religions et des codes, ces êtres tellement faibles, tellement incapables de se diriger, ayant tellement besoin d'être guidés, protégés et défendus, que la loi a mieux aimé y renoncer, voyant qu'elle aurait trop à faire, Dieu sait disons-nous, s'il y a des gens qui se tordent de rire à cette seule proposition que les femmes pourraient bien, un jour, revendiquer les mêmes droits politiques que les hommes, et prétendre à exercer le vote tout comme eux. » Et Dumas, oubliant qu'il avait été un de ces rieurs, entreprend de défendre résolument les droits des femmes, en un mot : le féminisme.

On voit donc que le titre de mon étude se justifie, et d'autant plus que c'est Dumas lui-même qui est l'inventeur du mot « féminisme », qui est entré dans la langue française depuis 1890 environ. Le cas de Dumas fils est une des conversions les plus intéressantes que nous avons à enregistrer dans l'histoire du féminisme. Un adversaire qui rit de vous, qui lutte contre vous dans de nombreux écrits, puis qui devient votre défenseur zélé, et cela publiquement, sans crainte d'être accusé de contradiction, ou pis encore, de faiblesse, c'est un spectacle rare, digne d'être étudié et révélé aujourd'hui. C'est ce que je veux essayer de faire ici sans parti-pris et sans prendre parti, en m'efforçant d'expliquer les causes du revirement d'Alexandre Dumas fils, et ce qu'il entendait par *féminisme*.

D'abord, que pensait Dumas de la femme ? Ici déjà nous nous trouvons en face d'un problème. Le Dumas de la *Dame aux Camélias*, du *Fils Naturel*, des *Idées de M^{me} Aubray*, de *Monsieur Alphonse*, de la *Princesse de Bagdad*, est un ami, un admirateur de la femme. La courtisane, la fille-mère obtiennent son pardon. Tandis que le Dumas de *Diane de Lys*, du *Demi-Monde*, de l'*Ami des Femmes*, de la *Femme de Claude*, est un juge sévère et un railleur impitoyable du sexe féminin. Comment concilier cette indulgence et cette sévérité, cette admiration et ce mépris ? Il n'est pas possible de dire encore : Dumas a changé d'idées, de sévère, il est devenu indulgent ; puisque, depuis ses débuts au théâtre jusqu'à la fin de sa carrière, on retrouve ces deux inspirations contradictoires. Je crois qu'il faut faire une distinction préalable dans le sens que nous donnons au mot « femme ». Qu'est-ce que la femme ? Est-ce la jeune fille, l'épouse, la mère, la courtisane ? C'est évidemment tout cela à la fois. Dumas est-il alors admirateur de la jeune fille, de l'épouse, et contempteur de la courtisane et de la fille-mère ? N'oublions pas qu'il est l'auteur de la *Dame aux Camélias* et de *Denise*. Est-il alors le défenseur de la courtisane, de la fille-mère et méprise-t-il les épouses, les mères et le mariage ? Encore non. Dumas, je vais vous étonner, ne méprise pas les femmes, il méprise l'amour, l'amour-passion qu'il appelle quelque part « l'égoïsme à deux ». Il ne condamne pas la courtisane, qui, dans sa misère, se vend sans amour, il condamne la femme amoureuse, fût-elle épouse, jeune fille ou courtisane. Cette idée, qui s'affirme surtout dans la pièce : le *Demi-Monde*, montre que la contradiction que nous croyons remarquer dans tout le théâtre de Dumas fils n'est qu'apparente. Comme la femme incarne mieux l'amour que l'homme, c'est sur elle que retombe le plus souvent les coups de celui que Jules Lemaitre appelle : « le moine et l'ascète du théâtre contemporain. »

Il est, par contre, un sentiment féminin que Dumas a constamment respecté et célébré, c'est l'*amour maternel*, qui, à son avis, est le plus grand, le seul désintéressé et inaltérable des sentiments humains. C'est au nom de l'amour maternel que

Dumas réhabilite les filles-mères qui ont su oublier leurs tristesses pour sourire à leur enfant. Par la maternité bien comprise et acceptée vaillamment, les filles-mères expient, bien au-delà du crime, un moment de faiblesse. C'est pour ces malheureuses que Dumas a constamment réclamé la recherche en paternité, dans ses pièces de théâtre, dans ses préfaces et dans d'autres ouvrages de morale ou de sociologie. A ce point de vue-là, Dumas a toujours été féministe, et il n'a pas eu à se convertir. Il a même déclaré dans son ouvrage le plus antiféministe que l'amour maternel fait de la femme, cet être illogique et irresponsable, un être logique, responsable, supérieur à l'homme. La femme ne peut communiquer directement avec Dieu sans l'intermédiaire de l'homme, mais la mère le peut. C'est au nom de l'amour maternel que Dumas condamne les épouses coupables qui n'ont pas su voir dans l'enfant le but de toute leur vie. La vraie mère ne doit jamais être amoureuse. Elle préférera toujours ses enfants à son époux. « Jusqu'à ce qu'elle soit mère », s'écrie Barantin, le raisonneur des *Idées de M^{me} Aubray*, « la femme peut errer, elle peut ignorer ou résider le véritable amour, et le chercher à tort et à travers ; à partir de l'heure où elle a un enfant, elle sait à quoi s'en tenir ».

Ainsi, il serait impossible de trouver dans toute l'œuvre de Dumas autre chose que des louanges à l'égard de la *Mère*, avec un M majuscule. La mère n'est pas femme. « Elle n'a, dit Dumas, pas de sexe dans la pensée de l'Homme, elle y est d'ordre divin. » La jeune fille, que Dumas a très bien comprise, ne reçoit de lui que des éloges. Dans ses premiers romans et même dans les *Idées de M^{me} Aubray*, il la décrit naïve, douce, innocente, ne soupçonnant jamais le mal, regrettant bien plus la mort de son canari que la perte de son fiancé. Il voit en elle une créature de grand prix, fragile et mystérieuse : « Pour nous, s'écrie-t-il, nous ne savons rien de plus beau qu'une jeune fille, et nous ne croyons pas que parmi toutes les splendeurs qui le prouvent, Dieu ait créé une expression plus parfaite de sa divinité. » Plus tard, mûri par l'observation, il s'aperçut que cette conception de la jeune fille était imaginaire et conventionnelle. La jeune fille, malgré son désir d'être sincère, n'est jamais si naïve qu'elle le paraît. Elle sait beaucoup de choses qu'on ne lui a jamais enseignées. Elle pressent ce qu'elle n'a pas encore senti. Elle n'a à sa disposition qu'un langage rudimentaire peu nuancé, et ignore les termes correspondant à ses sentiments nouveaux. De là ses expressions naïves, plus naïves que sa pensée. Quelques natures exceptionnellement franches, conscientes de leur impuissance à se révéler complètement sous leur vrai jour, préfèrent se donner des airs avertis, tout en ayant gardé la plus parfaite innocence. C'est ce genre de jeunes filles que Dumas a voulu défendre dans son théâtre. Mais il a forcé le ton. Ses petites héroïnes sont volontiers impertinentes et irrespectueuses. Très entêtées et très pratiques, elles se démènent, protestent, trépiègent pour obtenir le mari de leur choix ; car leur grande affaire, c'est le mariage. L'amour joue un rôle secondaire dans leur vie. Peu sentimentales, elles ignorent le « flirt » et les mille inventions puériles et charmantes qu'inspire l'amour très jeune. Leur idéal, ou plutôt leur but, vers lequel elles tendent de tous leurs efforts obstinés, est le même que celui de leur aïeule du XVII^{me} siècle : un mari, des enfants, un ménage... Tout cela serait très supportable, si ces petites personnes n'avaient l'outrecuidance d'imposer leur courte philosophie à leur entourage plus âgé et plus expérimenté. Elles ont toujours raison, et avec beaucoup d'esprit, de l'esprit de Dumas, bien entendu. Elles tournent si joliment leurs traits ironiques et frondeurs qu'on est obligé de les leur pardonner. Mais on leur en veut de cette obligation.

Mathilde (de la *Question d'Argent*), Hermine (du *Fils Naturel*), Hélène (du *Père Prodigé*), Marthe (de *Denise*), sont une seule et même personne. Marcelle (du *Demi-Monde*) mérite plus d'attention, à cause de sa situation dans le monde dépravé où elle vit. C'est le type de la jeune fille au cœur tendre et pur, à l'intelligence nette, à l'allure dégagée et aux propos lestes. Ce qui frappe surtout chez elle, c'est la franchise, qui est je crois, aux yeux de Dumas, le plus bel ornement de l'âme de la femme, le signe le plus certain de sa valeur morale. Puisque Dumas méprise l'amour, il est évident qu'il n'a aucune sympathie pour la femme très féminine, enjôleuse, câline et rusée, celle que la plupart des hommes craignent tant de voir disparaître de notre planète. Toutes les héroïnes préférées de Dumas sont franches à l'excès. Elles sont inaccessibles à tous les sentiments inavouables. Quand elles aiment, elles le disent, sans rougir, à celui-même qu'elles aiment, sans y être autrement sollicitées. L'amour qu'elles éprouvent, très peu égoïste, dépourvu de mystère, ne risque pas de les troubler. Hermine, dont les projets matrimoniaux sont contrariés, engraisse au couvent où ses parents l'ont renvoyée. Et Dumas s'en réjouit ostensiblement. Ces jeunes filles manquent, à mon avis, de poésie, de charme discret. Elles ont, en revanche, toutes les qualités qui feront d'elles d'excellentes épouses et mères. Quant à leur éducation, elle doit être, suivant Dumas, positive et nullement sentimentale. Le Juif Daniel, de *La Femme de Claude*, est le porte-parole des idées de Dumas sur l'éducation des filles : « Je crois, dit-il, qu'on se trompe sur la manière d'élever les filles. Il faut leur dire la vérité sur toutes choses, comme à des hommes. L'ignorance où on les laisse provient souvent de ce que les parents eux-mêmes ne savent pas les causes et les fins des choses, ou qu'ils n'ont pas le temps, ou qu'ils ont perdu dans leurs propres passions, ou leurs propres erreurs, le droit de parler de tout à leurs enfants... Lorsque Rébecca a été en âge de comprendre, je lui ai ouvert tout grand le livre de la nature, et je le lui ai expliqué simplement, loyalement. Tout ce que Dieu a fait est noble, et il n'y a pas une âme humaine, même l'âme d'une vierge, qui ait le droit de s'en choquer. »

Dumas a fait lui-même une classification des femmes : il distingue les femmes de temple (les jeunes filles, les célibataires), les femmes de foyer (les mères), et les femmes de rue. Qu'entendait-il par ce terme ? Vous vous tromperiez fort, en supposant que seules les courtisanes, les femmes des plus basses classes de la société rentrent dans cette catégorie. Bien au contraire : les courtisanes seraient souvent d'honnêtes femmes, sans la misère, les mauvais exemples, et l'impossibilité de gagner leur vie par le travail. Bon nombre d'entre elles ne méritent que de la pitié. Dumas réserve sa sévérité pour les femmes du monde, oisives, élevées dans le luxe, gâtées, choyées, soigneusement éduquées, qui ne songent qu'à plaire aux hommes, et qui insensiblement glissent dans le libertinage. Ces femmes-là sont mariées ; mais le mariage ne leur confère pas d'auréole. Elles sont au fond femmes de rue, dangereuses pour la société qui ne se méfie pas d'elles. On croit avoir mis un abîme entre la courtisane et la femme adultère, en disant que la première se vend, tandis que la seconde se donne. Pour Dumas, cette différence est toute en faveur de la courtisane, qui peut invoquer sa misère comme excuse, tandis que la femme mariée ne tombe que par dépravation. « Veux-tu une vraie coupable », dit-il, « retourne-toi, et regarde celle-ci ! » On pourra voir alors « une créature sereine, qui, n'ayant d'excuse ni dans la misère, ni dans le mauvais exemple, ni dans l'ignorance, foule sous ses pieds, tranquillement et impunément, le mariage, la famille, la pudeur

au profit de son seul plaisir. Celle-ci est vraiment criminelle ; celle-ci est vraiment dangereuse ; celle-ci enfin mérite la colère du poète, et l'indignation du spectateur ; et cependant c'est à celle-ci qu'on veut pardonner, sous prétexte qu'elle s'est donnée enfin, mais qu'elle ne s'est pas vendue ! » Il est donc faux de dire que Dumas réhabilite la courtisane, en tant que courtisane. Si, dans son théâtre, il a donné une grande place à cette catégorie de femmes, s'il l'a étudiée avec sympathie, et comprise mieux que ses contemporains, il a toujours fait une distinction entre la femme, victime des circonstances et de la société, qui serait peut-être, si elle avait pu choisir sa destinée, bonne épouse et bonne mère, et la femme de rue proprement dite, que l'on trouve dans toutes les classes, riches ou pauvres, chez les princes et chez le peuple, dans la famille ou hors de la famille.

(A suivre.)

Lydie MOREL.

De-ci, De-là...

Le « scrutin blanc » organisé par le *Journal*, à l'occasion des élections législatives françaises, a donné, quant au nombre en tout cas, des résultats fort satisfaisants. 505.972 bulletins de vote ont été recueillis, tous portant cette mention : « Je désire voter. »

Comme valeur d'enquête, on ne saurait toutefois accorder une importance par trop grande à ces chiffres. Nous estimons que c'est surtout au point de vue de la propagande, de l'idée du suffrage féminin, jetée ainsi dans le grand public, que le « scrutin blanc » a une réelle utilité.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en reparler.

* * *

Dans l'Illinois, en revanche, c'est un scrutin effectif qui a eu lieu, la semaine de Pâques. Les femmes ont voté là-bas pour la première fois. A Chicago, 162.961 d'entre elles, soit le 75 % des électrices inscrites, ont pris part au scrutin. Le résultat a été la fermeture de 1039 cabarets, et vingt-deux districts sont devenus, de ce fait « secs », c'est-à-dire que les débits de boissons y sont tout simplement interdits. D'où le joli dessin du *Woman's Journal* : Miss *Votes for Women* étendant gaîment sur une corde une lessive dont chaque pièce porte le nom d'un district « sec ». « Quel temps splendide pour sécher le linge ! », dit la légende.

* * *

Dans un domaine plus modeste, les femmes vaudoises ont voté, le 26 avril, pour élire les conseillers de paroisse de l'Eglise nationale. D'après les chiffres donnés par les journaux, on peut calculer qu'à Lausanne les femmes ont représenté le 59,7 % des votants.

Voilà un coup porté à la légende qui veut que les femmes électrices ne se servent pas de leurs droits !

* * *

Et à propos du féminisme vaudois, signalons à nos lecteurs l'article paru dans la *Gazette de Lausanne* du 19 avril, sous la signature de M. A. Lombard, et intitulé : *A propos d'un livre sur le féminisme*. M. Lombard, qui, par esprit de famille, sans doute, se fait un point d'honneur d'être antiféministe, se montre si ignorant de notre mouvement, et d'un parti-pris tellement borné à son égard, que ses allégations parfaitement inexactes ne nous ont point émue. Ce n'est pas là un adversaire avec lequel il vaille la peine de discuter. Et nous admirons M. de Morsier (*Essor* du 25 avril) et M^{me} Girardet-Vielle (*Gazette de Lausanne* du 26 avril) d'avoir eu la bonté de répondre à un article aussi mal fait que mal informé. M. Lombard pourrait trouver — pas très loin de lui — des manifestations d'antiféminisme qui, elles au moins, à défaut d'autres qualités, sont parfois spirituelles. C'est toujours moins ennuyeux à lire.

* * *

Une statistique anglaise établit combien le nombre des brevets d'invention pris par des femmes a été en grandissant, ces dernières années. Il a, en effet, passé très rapidement de 16 à 400.

* * *

Le rapport sur les prisons gouvernementales de la Nouvelle-Zélande marque une notable diminution des crimes commis par des femmes. En 1881, on comptait en moyenne 94.37 journées de prison faites par des femmes. En 1912, et la population ayant doublé en 30 ans, on ne comptait plus, pour des femmes, que 64.07 journées de prison.

« Si les femmes qui votent négligeaient, comme on le prétend, leur famille et leurs enfants, si l'exercice du droit de suffrage était aussi démoralisant qu'on l'affirme, dit le *Woman's Journal*, ces vingt ans de suffrage féminin auraient certainement abouti à de tout autres résultats. »

* * *

Une église pour femmes.

Quelques femmes, se plaignant de la façon peu satisfaisante dont les hommes s'occupent des affaires ecclésiastiques, viennent de fonder en Angleterre une église dont l'administration sera uniquement réservée aux femmes.

* * *

On annonce la mort d'Hubertine Auclert, une des pionnières du mouvement suffragiste en France. Dès 1876, elle avait réclamé le droit de vote par des brochures, des conférences, des pétitions, et sa vie ne fut qu'une longue lutte pour les idées qui lui étaient chères.

* * *

On a constaté, en 1913, une augmentation notable dans le nombre des ouvrières syndiquées en France. Dans le seul département de la Seine, elles ont passé de 25.972 à 31.619.

Le Suffrage féminin à Winterthour

Pour la troisième fois, les suffragistes suisses groupés dans l'Association nationale, se sont réunis en Assemblée générale. Pour la troisième fois ils ont pu constater, avec la cordialité des liens qui les unissent, la similitude de leurs intérêts, de leurs besoins et de leurs moyens d'action.

C'est à quoi nous réfléchissons en entendant les différentes sections¹ rapporter sur leur activité durant toute une année. Conférences, réunions diverses, publications, feuilles volantes, brochures, parfois une démarche plus directe... nous en sommes encore en Suisse à la période de propagande. Et la même impression s'est dégagée du rapport sur l'activité du Comité présenté par M^{me} von Arx, la présidente sortant de charge : propagande par la carte postale, par l'insigne, par la feuille volante, par la concentration des moyens d'information, par l'exposition à Berne de nos publications... Nous semons. Qui récoltera ? Espérons que la moisson sera mûre avant la troisième ou la quatrième génération ! et que, si nous ne travaillons pas pour nous, ce sera du moins pour nos filles ou pour nos nièces. D'ailleurs, laquelle d'entre nous voudrait d'un droit reçu en cadeau, et non pas conquis ?

Selon les statuts, le Comité élu à Berne en 1912 devait être soumis à une réélection. Le terme que nous employons n'est pas exact, car sur les sept membres dont se compose ce Comité, quatre se retireraient, soit pour cause de fatigue, soit pour pouvoir se consacrer à d'autres travaux : M^{me} von Arx, de Winterthour, dont la bonne grâce et la patience ne seront pas oubliées de tous ceux qui ont travaillé avec elle ; M. de Morsier, dans le nom duquel s'incarne la défense convaincue des droits de la femme ; M^{lle} L. Thiébaud, à qui le féminisme neuchâtelois doit beaucoup ; et M^{me} Meier, d'Olten, qui a travaillé pour le suffrage

¹ Les Associations suffragistes affiliées à l'Association nationale suisse pour le Suffrage féminin sont actuellement au nombre de 13 : Genève, Vaud, Neuchâtel, Berne, Zürich (*Frauentimnrechtsverein* et *Union für Frauenbestrebungen*), La Chaux-de-Fonds, Olten, Winterthour, Le Locle, St-Gall, Sonvilier, Val-de-Ruz.